

[LIVRE : Zeropolis de Bruce Bégout - 2002](#)

Qu'il utilise la fiction ou l'essai, ou qu'il soit comme ici à la frontière entre les deux, Bégout reste toujours aussi génial, et on quitte *Zeropolis* dans le même état que pour *Le Park* ou *L'Accumulation primitive de la noirceur* : impressionné par l'intelligence du propos, fasciné par cette écriture extraordinairement dense et sophistiquée et pourtant toujours claire, ne sachant pas trop comment le gars a pu nous faire côtoyer les abîmes du fantastique en nous parlant d'urbanisme et de cités modernes. C'est à Las Vegas que notre Bruce s'intéresse dans ce bouquin : en petits chapitres thématiques qui s'apparentent à des nouvelles, il dresse un portrait de la ville du divertissement à tout prix comme s'il s'agissait d'une sorte d'enfer sur terre. Sans jamais nous suggérer ce que l'on doit penser de tout ça, en adoptant une sorte de posture scientifique, sociologique, objective, il réfléchit au sens profond de cette ville improbable, véritable aberration architecturale, où des millions de gens viennent pour se livrer à l'ivresse du fun sans jamais le trouver vraiment, où l'inculture historique côtoie le mauvais goût brandi comme un étendard, où l'Amérique toute entière (et la civilisation mondialisée) trouve son identité définitive. Bégout s'intéresse surtout aux bâtiments, les plus clinquants (immenses casinos, clubs de spectacles colorés, temples du sexe et de la frustration) et les plus oubliés (magnifique chapitre sur un "cimetière" d'enseignes lumineuses usagées), et en tire des réflexions sur notre goût pour le futile, le superficiel et le divertissement.

Avec *Zeropolis*, on a la satisfaction d'avoir l'impression de lire un essai très érudit et de comprendre tout dans le même temps. L'écriture est hyper serrée, remplie de vocabulaire spécialisé, technique, avec des tournures grammaticales très savantes, et on est scié par la virtuosité du style, acrobatique sans esbroufe, élitiste sans crânerie. Mais en même temps le livre se parcourt avec une étonnante fluidité. On a très souvent l'impression de lire de la fiction, comme dans *Le Park* (dont *Zeropolis* est une sorte de matrice documentaire), et même de la littérature d'épouvante, inquiétante comme un film expressionniste allemand (même goût d'ailleurs pour l'architecture comme vecteur d'inquiétude). Las Vegas y apparaît comme une sorte de ville-fantôme, malgré son activité incessante, où en bordure du fun et de la joie se tiennent frustration, ratage, malheur, abandon et mort. A l'image du cauchemar climatisé qu'est l'Amérique, finalement. Un essai étouffant et terrifiant qui traite d'urbanisme, vous en cauchemardiez, Bégout l'a fait, et c'est bon.

